



Marcel Lamy : « Rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion. »
Conférence prononcée au Lycée Chateaubriand de Rennes le mardi 30 novembre 2004.

Mise en ligne le 1er décembre 2004.

Marcel Lamy est professeur agrégé de Philosophie. Il a longtemps enseigné au Lycée Chateaubriand, dans les classes préparatoires littéraires et scientifiques.

© : Marcel Lamy.

Remerciements à Claire Clause-Lamy, qui a saisi le texte de M. Lamy.

« RIEN DE GRAND NE S'EST ACCOMPLI DANS LE MONDE SANS PASSION » Tragédie et Histoire selon Hegel

Dans la tragédie de Goethe, Faust traduit le début de l'*Évangile de Jean* : Au commencement était le Verbe, *Das Wort*, le Mot. Cette traduction ne le satisfait pas. Soudain, inspiré par l'Esprit, il s'écrie : Au commencement était l'Action (*die Tat*). Hegel va plus loin. Le Mot, l'Universel dans son abstraction, est un Inactif (*ein Untätiges* ENC. § 475, p. 274), un simple possible. Pour qu'il parvienne à l'existence, il faut qu'un individu, un Singulier, un Existant, le fasse sien, en fasse son affaire et le réalise. Au commencement était la Passion (*die Leidenschaft*).

I. PRÉLUDE LOGIQUE ET DIALECTIQUE

Partons, avec Hegel dans sa *Logique*, de ce syllogisme :

Tous les hommes sont mortels.

Socrate est un homme.

Donc Socrate est mortel.

Il met en rapport trois termes. Socrate est un *Singulier*. Mortel englobe tous les vivants, c'est un *Universel*. Homme est le terme intermédiaire, le moyen, il englobe le Singulier *Socrate* et est à son tour englobé par l'*Universel Mortel*. C'est un *Particulier*.

Le syllogisme est une médiation : il lie le Singulier à l'Universel par un médiateur, le Particulier. La Logique hégélienne généralise la médiation. Chaque couple de termes est lié par le troisième, si bien que chacun joue à son tour le rôle de médiateur et que tous sont alternativement médiateurs et médiés. Tel est le Système, le mouvement intérieur, la vie, le développement du Concept.

Mais il existe une médiation privilégiée, la médiation circulaire qui relie un terme à lui-même. Hegel l'appelle la médiation infinie, au sens où le symbole de l'infini est le serpent qui se mord la queue. La tâche de la Dialectique est de démontrer ce processus circulaire qui est la vie cachée des choses mêmes. Le Système est un cercle de cercles.

Tout cela paraît fort abstrait, mais c'est la Vie même.

Un être vivant surgit au sein de la Nature inorganique comme un système qui s'organise lui-même, assimile ce qui l'entoure et se reproduit. Le Mécanisme cartésien, en réduisant le vivant à une machine, lui refuse toute spontanéité. On peut certes, avec Spinoza, le doter d'une tendance à persévérer dans son être, mais c'est aussitôt pour l'inclure dans la Nature dont il n'est qu'une partie. « Il contient en lui une négation en tant qu'on le considère comme une partie de la Nature qui ne peut être comprise clairement et distinctement sans les autres parties. » (*Éthique*, III, scolie de la proposition 3) Qui dit limitation dit négation et qui dit négation dit passion.

C'est ce que refuse Hegel. La limitation du vivant n'est négation que pour un tiers (ENC. § 359), pour un philosophe spectateur. Pour le dialecticien qui se place au point de vue du vivant pour en saisir le mouvement intérieur, cette négation est ressentie comme un manque, une contradiction intérieure, une douleur qu'il lui faut surmonter pour vivre. Il n'y a de limitation, de borne que pour un être qui la dépasse et ne la saisit que dans le mouvement qui le porte au-delà. C'est ce que Hegel appelle le Sujet : « Avoir en soi-même la contradiction de soi-même et être capable de la supporter, de se maintenir à travers elle. » Dans le processus de l'assimilation,

le vivant se saisit de cet objet qui le nie et il le consomme. À la négation première, il répond par la négation de la négation et s'affirme lui-même. Ce mouvement circulaire, de soi à soi, est aussi le mouvement de l'Esprit. Mais entre le vivant et l'esprit, il y a cette différence que le vivant ne fait que se conserver lui-même par cette dialectique répétitive, l'impuissance de la Nature. L'Esprit progresse. La dialectique est alors un mouvement de médiation par lequel un terme passe dans son opposé et surmonte cette opposition en progressant vers une forme plus riche, supérieure. À la différence du vivant qui consomme l'objet et le détruit, le sujet, dans l'acte de produire, s'oppose à l'objet et l'élabore. Le résultat est une œuvre, une réalité nouvelle, un sujet-objet. L'Esprit est l'ensemble des œuvres de l'homme, il en est le Sens. L'homme agit, produit, accomplit. Rien de grand n'a été accompli sans passion.

II. DÉFINITION DE LA PASSION : SA FORME ET SON CONTENU

En associant activité et passion, passion et volonté, Hegel s'écarte du sens moral et philosophique qui associe passion et passivité, voire servitude. Il traite de la passion, non des passions. Comme souvent, il se rapproche du sens populaire qui fait du passionné un homme qui s'identifie tout entier à une seule cause jusqu'à se sacrifier pour elle, un homme mu par un élan qui écarte tous les obstacles, par une force créative.

Nous partirons de cette définition (*ENC.* § 474, p. 272) :

La passion se borne à une particularité du vouloir dans laquelle s'immerge la subjectivité tout entière de l'individu, quel que puisse être le contenu de cette détermination. Ramenée à sa forme, la passion n'est ni bonne ni mauvaise. Cette forme consiste en ceci, qu'un sujet a mis tout l'intérêt vivant de son esprit, de son talent, de son caractère, de sa jouissance, dans un contenu, un but. Rien de grand n'a été accompli sans passion ni ne peut être accompli sans elle. C'est seulement une morale morte, voire trop souvent hypocrite, qui se déchaîne contre la forme en tant que telle de la passion.

Hegel distingue la forme — la concentration de la personnalité totale sur un but unique — et le contenu, le but qui peut aller de l'égoïsme borné, des buts les plus barbares ou criminels jusqu'à l'amour sublime, de l'Antigone de Sophocle pour son

frère ou jusqu'à la passion des trois héros de l'Histoire que cite Hegel : Alexandre, César et Napoléon. La grandeur réside dans le but et dans l'œuvre accomplie, la condition nécessaire de sa réalisation est dans la forme même de la passion.

Pour le dialecticien, la distinction qui sépare et oppose la forme et le contenu n'est qu'une étape négative qui doit à son tour être supprimée pour faire apparaître le double mouvement qui porte l'un vers l'autre les deux opposés. La passion suppose un passionné qui est un Singulier, un celui-ci, elle est le pôle existentiel, comme le soulignera Kierkegaard. « L'individu est un existant, écrit Hegel, quelque chose qui est là, un *Da-sein*.

L'homme en général n'existe pas. » (*PH*, p. 34). L'opposé est l'Universel, qui est inactif, mais qui seul donne sens, intelligibilité, valeur au contenu, au but. Il faut que l'Universel se singularise pour se réaliser, passer à l'existence et qu'en même temps le Singulier s'universalise, s'immerge dans l'universel, se donne un but rationnel. L'unité de l'existence et de l'universel est l'Universel concret. Hegel l'appelle l'Idée. (*RH*, p. 116)

III. LA SINGULARISATION DE L'UNIVERSEL

A. LE CARACTÈRE

La forme de la passion est une fonction de singularisation.

L'existant, l'être singulier est d'abord un être naturel, un vivant. « La passion est la vitalité du sujet. » (*ENC*, § 475, p. 274) « C'est un penchant presque animal qui pousse l'homme à concentrer son énergie sur une seule chose. » (*RH*, p. 125) La communauté de l'âme et du corps est une première singularisation avant la réflexion qui les sépare.

Le caractère est l'énergie avec laquelle l'homme poursuit ses buts et, dans toutes ses actions, reste en accord avec lui même. À l'opposé, l'homme indécis, partagé entre des buts contraires, manque de caractère. Les analyses les plus aiguës se trouvent dans *L'Esthétique*. « La force des grands caractères consiste en ce qu'ils ne choisissent pas, mais sont d'emblée et depuis toujours, ce qu'ils veulent et accomplissent. Ils sont ce qu'ils sont et ils le sont éternellement, et c'est en cela que réside leur grandeur. » (*ES*, III, 2, p. 267) Le caractère d'un homme, disait Héraclite, est son *daïmon*, son destin ou son génie. (*B*, CXIX) Hegel y voit un don inné.

« Quelque chose de grand ne peut être accompli que par de grands caractères. » (*ENC*, Add. § 377, p. 380) Le grand caractère est proche de la générosité ou

grandeur d'âme que Descartes tient pour une vertu naturelle car « toutes les âmes que Dieu met en nos corps ne sont pas également nobles et fortes. » (*Les Passions de l'âme*, art. CLXI) Le caractère est une singularisation qu'on tient de naissance.

B. L'INTÉRÊT

Si le caractère singularise la volonté, l'intérêt l'attache à un but. En tant qu'opérateur de singularisation, l'intérêt fait qu'un contenu, un but, m'intéresse, qu'il devient *mon* but. « Rien ne s'accomplit sans intérêt. » (*ENC*, § 475, p. 274) Cela ne signifie pas que toute action soit « intéressée » au sens où son mobile serait toujours l'amour-propre au sens de La Rochefoucauld. Le passionné est quelqu'un qui s'intéresse à un but, quel qu'il soit, au point de se sacrifier pour l'atteindre. « Ce qui est actif est toujours individuel : dans l'action, je suis moi-même, c'est mon propre but que je cherche à accomplir. C'est le droit infini du sujet qu'il trouve satisfaction à son activité et à son travail. » (*RH*, p. 107, *PH*, p. 33) Sans cette singularisation du but, la volonté ne saurait se porter à l'action.

C. CONCENTRATION ET UNILATÉRALITÉ

Lorsque le but, le contenu est universel, rationnel, il doit, pour être réalisé, se plier à la forme de la passion. Il faut qu'un individu singulier en fasse *Son* intérêt. « Cet intérêt, nous l'appelons passion lorsque sacrifiant tous les autres intérêts ou buts, l'individualité tout entière se concentre sur un seul but avec toutes les fibres intérieures de sa volonté. » (*RH*, p. 108) La raison n'agit dans le monde qu'en se faisant passion, en intéressant toute la vitalité, l'instinct, le génie, le caractère d'un homme pour les porter à l'incandescence.

La rançon de cette concentration est l'unilatéralité, l'exclusivité de l'intérêt. Comme le dira Kierkegaard, le passionné s'approfondit dans l'étroitesse. Lorsque l'Universel l'habite, l'unilatéralité de l'engagement est le signe de son authenticité. Il y a dans la passion une démesure, mais une démesure justifiée, motivée, sublime.

L'Universel est un feu dévorant.

Toutefois, dans une philosophie de la médiation et du syllogisme, l'Universel ne peut se lier au Singulier immédiatement, sans un moyen terme qui joue le rôle du Particulier. Il n'en reste pas moins que, s'enfermant dans la poursuite d'un but exclusif, le passionné rencontre nécessairement la résistance de l'ordre du monde, mais surtout de la passion d'un autre. L'opposition se transforme en conflit. La

tragédie n'est que la mise en scène de la dialectique interne de la passion.

IV. L'UNIVERSALISATION DU SINGULIER

A. LE TRAVAIL DE LA CULTURE

L'homme n'est pas seulement un être agissant, il est aussi un être pensant et le but de la pensée, c'est l'Universel, le Vrai. En tant qu'il pense, le Singulier s'universalise. Il s'éduque.

Le contenu de la passion, à distinguer de l'intérêt qui le singularise, est tout d'abord contingent et arbitraire, naturel et immédiat. L'immédiat, c'est ce qui n'a pas été encore médiatisé, posé par l'Esprit. Cette médiation, c'est le travail de la culture qui exige « le sérieux, la douleur, la patience et le travail du négatif »./p>

(*PE*, Préf. I, p. 18) Il soumet le contenu à la forme de la rationalité. Le subjectif doit s'objectiver. Tout individu est fils de son temps, il appartient à un peuple organisé en Etat. Il est imprégné par l'Esprit de son peuple. L'Esprit d'un peuple est l'unité qui s'exprime dans les institutions politiques, les lois, l'éthique, l'art, la religion, la philosophie, sur un sol et à un moment de l'histoire. Cette unité spirituelle tient la place du Particulier, médiateur entre le Singulier et l'Universel.

Quand un individu cherche quel est son devoir, il ne suffit pas de lui dire, avec Kant, qu'il doit agir selon une maxime que sa volonté puisse ériger en loi universelle. Dans une philosophie de la médiation, un tel Universel reste abstrait et vide. Il faut qu'il soit particularisé par les lois et les mœurs, par l'Esprit d'un peuple, l'Esprit objectif. C'est pourquoi Hegel oppose la morale au sens de Kant (*Moralität*) et l'éthique concrète (*Sittlichkeit*). Il appelle « le Substantiel » cette unité du Singulier et de l'Universel médiatisée par le Particulier éthique.

B. LA TRAGÉDIE GRECQUE. ANTIGONE

C'est pourtant au sein de la Cité grecque, cette belle totalité éthique, que va surgir le conflit. Hegel a commenté plusieurs fois *l'Antigone* de Sophocle (*PE*, 2 p. 14-43, 247-254 ; *ES*, III, 2 p. 261-275). Elle est la mise en scène de « l'opposition éthique suprême ». (*PD*, § 166) Dans la Cité, l'Éthique répartit fonctions et devoirs selon les deux sexes. À l'homme libre, au citoyen, incombent les devoirs fixés par la loi de la Cité et les ordres de son chef. À la femme, mère, fille ou sœur, les devoirs fixés par la coutume, la loi non écrite, éternelle et imprescriptible des dieux, qui en font la

gardienne du culte et de la solidarité de la famille. Cette distribution est en principe harmonieuse, mais il peut exister des situations où naît un conflit. Les deux frères d'Antigone, Étéocle et Polynice ont péri dans un combat fratricide. Étéocle défendait la Cité contre son frère qui l'attaquait avec l'appui des étrangers. Le roi Créon est dans son droit en interdisant qu'on donne une sépulture à Polynice. Antigone fait son devoir de sœur en passant outre à l'interdiction.

Quand la forme de la passion se saisit d'un contenu éthique, substantiel, c'est pour lui imposer son unilatéralité exclusive qui suscite la passion opposée. La passion prend ici la forme du *Pathos* tragique.

« L'amour sacré d'Antigone pour son frère qui la détermine à agir est un *pathos* bien réfléchi et bien motivé. Le *pathos* est une puissance de l'âme, légitime en soi, un contenu essentiel de la raison et de la volonté. » (*ES*, I, p. 272) À la différence de l'amour de Phèdre pour Hippolyte, qu'elle subit comme une force extérieure, un destin, la passion d'Antigone, c'est l'Universel qui se concentre dans un être singulier pour former une individualité totale, le héros chargé de le réaliser en passant à l'action. Antigone ne délibère pas, ne choisit pas. « C'est la force de ces grands caractères de ne pas choisir, d'être partout et toujours eux-mêmes, tout entiers dans ce qu'ils veulent, dans ce qu'ils font et cela éternellement. C'est là leur grandeur. » (*ES*, III, 2, p. 267)

Entre Antigone et Créon s'engage un conflit d'autant plus implacable que chacun d'eux est à la fois justifié et coupable, justifié à ses yeux, coupable aux yeux de l'autre. Chacun se pose en niant le droit de l'autre. Le dénouement est la négation de cette négation réciproque. « La substance éthique surgit comme la puissance négative qui engloutit les deux côtés ou comme le destin tout-puissant et juste. » (*PE*, 2, p. 38) La violence tragique, c'est la raison dialectique qui ne revêt la forme du destin que pour signifier aux spectateurs, dans la terreur et la pitié, une grandeur absolue dont les héros ne sont que les serviteurs.

V. L'HISTOIRE UNIVERSELLE

Dans *La Philosophie de l'Histoire* (*PH*, p. 255), Hegel rapporte que Napoléon, dans un entretien avec Goethe sur la nature de la tragédie, soutint que la tragédie moderne se distinguait de l'ancienne en ceci que nous n'avons plus de destin sous lequel les hommes succombaient et que la politique avait pris la place dans l'antique

Fatum. On devait donc s'en servir dans la tragédie comme du destin moderne, puissance irrésistible des circonstances à laquelle l'individu avait à se plier. Avec Hegel, nous passons de la Cité antique à l'histoire mondiale — *Weltgeschichte* — du héros au grand homme.

A. L'EFFORT DE L'ESPRIT POUR PARVENIR À LA CONSCIENCE DE SA LIBERTÉ

À première vue, l'Histoire mondiale est le théâtre du déchaînement des passions et des intérêts égoïstes, « l'autel sur lequel ont été sacrifiés le bonheur des peuples, la sagesse des États et la vertu des individus ». (*RH*, p. 103) Surmontant le pathétique, la philosophie de l'Histoire apporte « cette simple idée que la raison gouverne le monde et que, par suite, l'Histoire est rationnelle ». (*RH*, p. 47)

L'Histoire comme succession d'évènements semble livrée à la contingence et au hasard. Or la rationnel, c'est le nécessaire. La tâche de la philosophie est donc de mettre au jour la nécessité cachée, le mouvement intérieur par lequel l'Histoire se produit et se connaît en se produisant. Ce mouvement est l'Esprit à l'œuvre dans le temps. Nous avons vu que l'esprit d'un peuple organisé en État est une unité spirituelle — nous dirions aujourd'hui culturelle — une totalité particularisée. Or, dit Hegel, « les esprits des peuples sont les chaînons dans le processus par lequel l'Esprit mondial (*Weltgeist*) parvient à la connaissance de lui-même. » (*RH*, p. 85) L'Esprit est liberté. Être libre, c'est d'abord être chez soi. Cette demeure de l'Esprit, ce sont les œuvres de l'homme et, par excellence, cette institution qu'est l'État où l'Esprit accède à une réalité concrète historique et politique et devient conscient de lui-même, de sa liberté. L'effort de l'Esprit est de tendre vers l'universel. Les étapes de cette universalisation sont les époques de l'histoire mondiale, les mondes ou les empires qui se sont succédé. « Les Orientaux ont su qu'un seul homme est libre (le despote) ; le monde grec et romain, que quelques-uns sont libres ; nous savons, nous, que l'homme en tant qu'homme est libre. » (*RH*, p. 84) Un, quelques-uns, tous ; singulier, particulier, universel, c'est le syllogisme de la liberté à l'œuvre. Nous sommes bien dans le rationnel.

Pour penser l'Histoire concrète, il faut construire des médiations. À chaque stade du développement de l'Esprit mondial correspond un peuple dominant. Un peuple appelé à une vocation historique mondiale doit d'abord se former, affermir son esprit propre, puis subir la mutation décisive qui l'installe dans sa suprématie. L'individu

singulier qui opère cette mutation est le grand homme. Il accomplit sa mission universelle, dans un peuple particulier, avec sa passion singulière. C'est l'entrée en scène du Destin moderne, de la puissance irrésistible des circonstances à laquelle le grand homme doit se plier. Comme l'avait vu Napoléon, la tragédie aujourd'hui, c'est la politique.

B. LE DESTIN DE CÉSAR

Le grand homme surgit dans une situation de crise « à l'intérieur d'un monde en ruine. » (RH, p. 201) Hegel analyse les circonstances qui portèrent César au pouvoir suprême. (RH, p ;128-130 ; PH, p. 38-9, 283-5)

La République romaine était déchirée par des luttes internes, il fallait qu'un seul homme se saisît du pouvoir et fondât l'empire romain. « César a fait ce qu'il fallait faire au point de vue de l'histoire universelle en réalisant la transition (*Vermittlung*) qui était nécessaire. » (PH, p. 284) Mais ce but universel se singularisait dans un intérêt : être le seul maître à Rome. C'est à cette ambition qu'il consacra toute l'énergie de son caractère, son génie, ses multiples talents. Il fut en même temps l'agent de la nécessité, l'accoucheur d'un Empire qu'il ne connut pas — il périt assassiné — mais qui s'imposa pour des siècles comme son œuvre.

Il y a une différence essentielle entre César et Antigone. Le devoir de celle-ci lui est dicté par l'éthique de la Cité et le conflit s'insère dans un ordre stable que rétablit aussitôt le Destin. Sa révolte est conservatrice, celle de César est révolutionnaire. Il surgit au moment où l'ordre est ébranlé et sa justification est dans une nécessité historique. « Les grands hommes portent caché en eux un but qui est devenu en fait la volonté intime des hommes de leur temps. [...] Leur honneur est d'avoir tourné le dos aux valeurs admises. » (RH, p. 128)

Mais César agit-il en connaissance de cause ? Question difficile. Hegel a toujours maintenu que « les grands hommes ont voulu ce qu'ils ont fait et ont fait ce qu'ils ont voulu. » (ENC. Add § 140, p. 574) Il dit encore : « L'affaire des grands hommes est de connaître le nouvel universel — la nouvelle étape de l'Histoire —. Ils en font leur but et y consacrent leur énergie. » (RH, p. 121) Mais ils n'en ont pas cette connaissance qui ferait d'eux des philosophes de l'Histoire, connaissance qui ne vient qu'après coup. « La chouette, l'oiseau de Minerve, ne prend son vol qu'à la tombée de la nuit. » (PD, Préf. p. 59) On ne peut connaître que ce qui est, non ce qui n'est « pas encore », « en train de se produire. » (RH, p. 121-3) On ne peut prêter à l'homme d'action que le discernement (*Einsicht*), non une intuition prémonitoire.

Pour reprendre le mot de Napoléon, « la puissance irrésistible des circonstances à laquelle l'individu doit se plier » est-elle un Destin ? L'homme d'action ne se plie que pour mieux agir, comme l'être vivant se plie à son milieu pour l'assimiler. La passion est activité pure. César aperçoit le but universel en creux dans les circonstances : la République romaine en ruine, la mutation à accomplir et il l'aperçoit comme une tâche historique qui est en même temps son intérêt (être le maître à Rome, mettre fin à la République) et sa destinée. Il sait « ce dont le moment est venu » (*PH*, p. 39), l'occasion à saisir. Hegel écrit : « L'universel que les grands hommes ont accompli, ils l'ont puisé en eux-mêmes, à une source qui n'a pas encore jailli à la surface. » (*RH*, p. 121-2), comme une possibilité ou mieux un pouvoir-être (*Vermögen PH*, 32) ; mieux encore, comme une nécessité qu'ils ont mission d'accomplir, leur mission singulière, ce qui les intéresse. Tout leur génie se concentre sur cette transformation du possible en nécessaire. César a fait ce qu'il a voulu, mais sans savoir qu'il fondait l'Empire romain, quatre siècles d'Histoire mondiale. En termes hégéliens, il le savait *en soi*, c'est-à-dire *pour nous*, pour le philosophe Hegel qui saisit le sens éternel de ce qui fut.

C. LA RUSE DE LA RAISON

Pour le philosophe, la passion de César est l'instrument dont s'est servi la raison pour franchir une étape. Il a détruit la République romaine et, de ce matériau, il a fait l'Empire. Sa tâche achevée, il n'avait plus qu'à périr. Outil de négation, il devait être nié à son tour. Dénouement tragique mais qui, cette fois, fonde un ordre nouveau. Au destin tout-puissant et juste a succédé l'Histoire.

L'homme a inventé les machines pour les faire travailler à sa place. Telle est la ruse de la raison. « La raison est aussi rusée que puissante. La ruse consiste dans l'activité médiatisante qui, en laissant les objets, conformément à leur nature propre, agir les uns sur les autres et s'user au contact les uns des autres, sans s'immiscer directement dans ce processus, ne fait pourtant qu'accomplir son but [...] Dieu laisse faire les hommes avec leurs passions et leurs intérêts particuliers, et ce qui se produit par là, c'est la réalisation de ses intentions, qui sont quelque chose d'autre que ce pour quoi s'employaient d'abord ceux dont il se sert en la circonstance. » (*ENC*, Add. § 209, p. 614; *RH*, p. 106-7 et 129-130 ; *PH*, p. 36, 41) Les grands hommes ont été « les gérants (*Geschäftsführer*) de la Raison ». (*PH*, p. 39, *RH*, p. 123-4)

Hegel reprend à son compte la Théologie augustinienne d'un Plan de la Providence (*RH*, p. 65-6) et la Théodicée leibnizienne. « Le mal dans l'univers, y compris le mal moral, doit être compris et l'esprit pensant doit se réconcilier avec le négatif. » (*RH*, p. 68) Sa philosophie de l'histoire propose une vision contemplative qui rassemble le passé dans la mémoire de l'esprit et apporte la justification du « Calvaire » de l'Histoire. (*PE*, 2, p. 313) « Certes, l'homme doit nécessairement se livrer au fini ; mais il existe une nécessité plus haute, qui consiste à pouvoir disposer d'un dimanche de la vie où nous nous élevons au-dessus des travaux de la semaine pour nous consacrer à ce qui est vrai et le porter à la conscience. » (*RH*, p. 62) À un moment de l'histoire dont, comme chacun, il ignore le cours futur, le philosophe se recueille. Dans l'histoire du passé, il s'agit en même temps du présent (*gegenwärtig*). Ce qui est vrai est en soi et pour soi éternel ; il est absolument « maintenant » et signifie une présence absolue (*präsent*). (*RH*, p. 214 ; *PH*, p. 76)

Kierkegaard reprochera à Hegel d'avoir englouti la passion dans le « Système », Marx de n'avoir fait qu'interpréter le monde, alors qu'il s'agit de le transformer (XI^e Thèse sur Feuerbach). On peut répondre qu'un grand philosophe se borne à penser son temps et à en formuler avec rigueur les problèmes, laissant à ses successeurs le choix de trouver chacun sa propre solution.

CONCLUSION : QU'EST-CE QUE LA GRANDEUR ?

C'est ce qui suscite le sentiment du sublime. « Nous nommons sublime ce qui est absolument grand » a dit Kant. (*Critique de la faculté de juger*, § 25) Hegel a eu l'intuition fulgurante de l'Événement absolu. Le lendemain de la bataille d'Iéna, il écrit : « Je vis l'Empereur, cette âme du monde, traverser à cheval les rues de la ville. [...] C'est un sentiment prodigieux, de voir un tel individu qui, concentré sur un point, assis sur un cheval, s'étend sur le monde et le domine. » Plus tard, dans *l'Esthétique* (*ES*, II, p. 27), il écrira que la splendeur du sublime annule la personnalité concrète du héros qui n'est plus là que pour manifester la puissance de la signification absolue, l'Esprit en personne.

Mais le sublime est une catégorie esthétique, suspecte au regard de la morale au même titre que la passion.

Hegel a voulu réhabiliter la passion contre le discours moral. « C'est seulement

une moralité morte qui se déchaîne contre la forme en tant que telle de la passion. » (ENC, § 474, p. 272) Opposer la passion à la raison, c'est méconnaître que l'universalisation de son contenu, de son but, l'arrache à la contingence et à l'arbitraire. La passion d'Antigone a un contenu éthique et, dans la tragédie de Sophocle, elle atteint au sublime. Si l'on fait abstraction de ce contenu, Antigone n'est qu'une jeune fille entêtée dans son refus d'obéir. Quand il s'agit des grands hommes, Hegel soutient que leur justification appartient à l'histoire universelle. « La morale n'a aucun droit de poser ses exigences à l'encontre des grandes actions historiques et de leurs auteurs. » (RH, p. 202 ; PH, p. 68) Pour parler comme Machiavel, la *virtu* du politique est d'un autre ordre que les vertus morales. Hegel ajoute : l'Histoire jugera. C'est un moderne.

L'objection surgit avec le Stoïcisme. Qu'est-ce qui est grand ? Épictète (*Entretiens*, I, 28) interpelle durement un admirateur de l'épopée et de la tragédie. Qu'y a-t-il de grand dans « ces actions énormes et terrifiantes » ? Quelle différence entre le massacre d'innombrables guerriers et celui d'innombrables troupeaux de brebis ? Entre l'incendie de Troie et la destruction de nids d'hirondelle ou de cigognes ? Cherchons l'origine dans les instigateurs, Pâris, Hélène, Ménélas, Agamemnon. Qu'y trouvons-nous ? Un jugement faux, un assentiment irréfléchi à l'apparence, un mauvais usage des représentations. Qu'est-ce que *L'Illiade*, *L'Odyssée*, *l'Œdipe* de Sophocle ? L'apparence. Et comment appelle-t-on ceux qui suivent la première apparence venue ? Des fous, des maniaques (*mainomenoi*). Qu'est-ce qui est grand ? Un jugement droit et ferme, des vertus bien fondées en raison. Sinon, les tendances naturelles s'emballent, deviennent des passions furieuses et renversent en nous la Citadelle intérieure.

Hegel se garde d'attaquer les Stoïciens, mais c'est pour déchaîner son ironie contre les « maîtres d'école ». (RH, p. 126-8 ; PH, p. 40) Dans les actions des grands hommes, ils font abstraction du contenu des actions historiques et réduisent la passion à une manie (*Sucht*). « Alexandre a conquis la Grèce et l'Asie. Il a donc été un obsédé des conquêtes, il a agi par manie de gloire et la preuve en est qu'il s'est couvert de gloire. D'où il suit que lui, le maître d'école, vaut mieux qu'Alexandre car il est exempt de ces passions et en donne pour preuve qu'il n'a pas conquis l'Asie, mais qu'il est un homme moral qui laisse les autres vivre tranquilles. » D'autres vont plus loin encore dans la psychologie : les valets de chambre qui

racontent par le menu la vie privée des grands hommes. « Il n'y a pas de héros pour son valet de chambre, non parce que le héros n'est pas un héros, mais parce que le valet de chambre n'est qu'un valet de chambre. » (*PE*, 2, p. 195)

La grandeur réside dans le substantiel, dans l'union de la liberté et de la nécessité. « La passion est la force active de l'idée. » (*RH*, p. 126) Mais c'est elle qui, à la place de l'idée, souffre le Calvaire de l'histoire. Le philosophe Hegel contemple et admire. « L'homme libre ignore l'affreuse consolation de l'envie. Il aime à reconnaître ce qui est grand et sublime et se réjouit que cela soit. » (*RH*, p. 124, *PH*, p. 39)

Marcel Lamy

30 novembre 2004

OUVRAGES DE HEGEL CITÉS

Les citations dans la conférence renvoient à la pagination des traductions.

ENC *Encyclopédie des sciences philosophiques*

I. La science de la logique : §§ 1 à 244

II. Philosophie de la nature : §§ 245 à 376

III. Philosophie de l'esprit : §§ 377 à 577

Texte intégral (avec les Additions) présenté, traduit et annoté par B. BOURGEOIS.
3 tomes. Vrin

I 1970, II 2004, III 1988

ES *Esthétique*

Traduction intégrale de S. JANKÉLÉVITCH. 4 tomes. Aubier 1944.

PD *Principes de la philosophie du droit*

Texte présenté, traduit et annoté par R. DERATHÉ. Vrin 1982

PE *La Phénoménologie de l'esprit*

Traduction de J. HYPOLITE. 2 tomes. Aubier 1939, 1941

PH *Leçons sur la philosophie de l'histoire*

Traduction par J. GIBELIN. Vrin 1946.

RH *La Raison dans l'histoire*

Traduction nouvelle, introduction et notes par K. PAPAIOANNOU. 10/18 1965

NOTE SUR PH ET RH. Il s'agit de cours professés par Hegel entre 1822 et 1830 et publiés après sa mort (1831) à partir de fragments autographes et de notes prises par ses étudiants. L'édition de 1848 est due à K. Hegel, le fils du philosophe. Elle a été intégralement traduite par J. Gibelin. Une édition postérieure (1955) par J. Hoffmeister a été traduite par K. Papaioannou. Elle est moins étendue que celle de 1848.